

## LES JUIFS

Le jour après les événements de Munich, l'Association de la presse catholique m'a téléphoné disant qu'elle faisait une enquête sur les massacres et me demandant d'exprimer une opinion. J'ai refusé de répondre. J'ai dit que je ne répondais jamais aux enquêtes. Prononcer quatre phrases au téléphone me paraissait stupide et inutile. Mais par la suite, le désir m'a pris de répondre aux journalistes catholiques en long et en large. Je n'avais pas qu'une seule opinion à exprimer, j'en avais beaucoup, et surtout, je voulais rassembler les pensées éparses que je trouvais en moi.

Quand un malheur se produit dans le monde, il arrive qu'on se demande comment on aurait réagi si on avait été directement concernés ou si on avait eu le pouvoir d'agir. Le pouvoir étant bien loin de notre portée, de telles pensées ne sont que vaines fantaisies. Mais même s'il s'agit de vaines fantaisies, je tiens à dire comment j'aurais agi lors des événements de Munich si j'avais eu le pouvoir d'agir.

Si j'avais été Golda Meir, j'aurais libéré les deux cents prisonniers comme le demandaient les guérilleros.

Il ne faut jamais céder aux chantages, a-t-on dit. Moi il me semble qu'en cas de grand malheur commun, il faut accepter les chantages aussi. Une fois libres, ces deux cents prisonniers auraient de nouveau capturé des innocents et perpétré partout des massacres, a-t-on dit. Mais aujourd'hui le monde est construit d'une manière si désastreuse qu'il faut décider minute par minute comment se défendre et qui défendre. Je pense qu'il fallait sauver ces neuf otages et laisser toute autre considération de côté. Je pense que si Golda Meir avait libéré les deux cents prisonniers, elle aurait donné au monde non pas une leçon de faiblesse, mais de force. Ou du moins de la seule force en laquelle il est légitime de croire, la force qui se fiche de gagner et qui est prête à perdre, la force qui ne réside pas dans les armes, le pétrole ou l'orgueil, mais dans l'esprit.

Si j'avais été le chef de la police allemande, j'aurais laissé les guérilleros sortir indemnes et emmener les neuf otages où ils voulaient. S'il existait ne serait-ce qu'un seul atome de possibilité qu'un des neuf otages parvienne à s'enfuir, tout le monde aurait dû considérer cet atome comme essentiel.

Si j'avais été le chef des Jeux olympiques, j'aurais suspendu les Jeux olympiques, car bien évidemment, ils n'avaient plus aucun sens.

Enfin, si j'étais un chef d'État, je demanderais à l'Amérique de retirer ses troupes du Vietnam. Naturellement, je le lui aurais déjà demandé, mais je le lui demanderais d'autant plus en ce moment. Je ne crois pas que les enfants vietnamiens soient différents des

neuf otages israéliens. La seule différence est celle-ci : nous sommes tous accoutumés à l'idée que des enfants vietnamiens meurent, nous sommes même accoutumés à regarder comment ils meurent, les ayant observés sans sourciller au cinéma et à la télévision. C'est une accoutumance horrible. Le fait que le Vietnam soit en guerre alors que le stade olympique se voulait un îlot de paix, soi-disant, ne me semble pas une différence déterminante. C'est une erreur de croire que les îlots de paix puissent encore exister dans un monde tel que le nôtre. Et les destins des hommes sont aujourd'hui si agrégés et entrelacés qu'une guerre à un certain endroit du monde propage quotidiennement indifférence, accoutumance et familiarité aux massacres. Si l'Amérique rapatriait maintenant ses troupes du Vietnam, les neuf otages israéliens ne seraient pas morts inutilement.

Quand je pense aux guérilleros, je sens que j'éprouve à leur égard une sorte d'horreur non humaine. Et cette horreur non humaine, seul un désespoir non humain peut l'inspirer. Quand nous reconnaissons les traits du désespoir non humain, nous sentons disparaître nos sentiments habituels de notre esprit, nous ne ressentons plus de haine, ni d'indignation, ni de pitié. Notre esprit devient pierre. Nous avons l'impression d'avoir rencontré sur nos pas un désert de pierres où ne poussent ni la haine, ni l'indignation, ni la pitié, comme les arbres ne poussent pas. En pensant aux guérilleros avec une telle horreur non humaine, l'espace de quelques instants, nous devenons pareils qu'eux ou pareils à l'idée que nous

avons d'eux, nous devenons pierre et perdons le souffle de l'esprit. Nous devrions nous défendre d'une horreur non humaine pareille, car c'est une aberration.

Les guérilleros sont peut-être la limite extrême de notre propre désespoir, pas encore non humain, suintant de pitié et d'indignation, pas encore non humain et avec lequel nous avons appris à cohabiter. La clef pour comprendre les guérilleros réside peut-être dans notre propre désespoir. Ils paraissent venir d'un monde qui n'est pas le nôtre. Mais si les chemins qui les ont menés à ce désespoir non humain nous paraissent indéchiffrables et non humains, c'est peut-être seulement parce qu'il ne nous est jamais arrivé de les croiser, ni de comprendre combien ils étaient différents et lointains et combien ils étaient similaires et proches des chemins que nous-mêmes avons parcourus.

Nous savons très peu de choses des guérilleros, nous savons seulement qu'ils sont prêts à détruire leur vie et celle des autres à chaque instant. Quand ils détruisent leur propre vie, on ne pense pas au courage, quand ils détruisent la vie des autres, on ne pense pas à la cruauté. C'est pour cela qu'ils nous semblent dotés d'une force impossible à atteindre par la voix. Impossible de leur demander d'épargner les innocents. Nous avons l'impression que dans les lieux non humains et désespérés qu'ils habitent, il n'existe plus de coupables ni d'innocents, car le monde n'a plus les couleurs de la faute et de l'innocence, le monde est inanimé, inhabité et d'une seule couleur. Il n'y reste que la mort et une vie réduite en lambeaux qu'on détruit d'un geste rapide

puisqu'elle ne semble pas mieux que la mort, et que de toute façon elle a la même couleur.

Moi je suis juive. J'ai toujours l'impression que tout ce qui concerne les Juifs me touche directement. Je suis juive uniquement du côté de mon père, mais j'ai toujours pensé que ma partie juive devait être plus lourde et plus encombrante pour moi que l'autre partie. Quand il m'arrive de rencontrer quelque part une personne qui s'avère être juive, j'ai instinctivement la sensation d'avoir des affinités avec elle. Et même si quelques minutes plus tard je la trouve odieuse, il me reste une sensation de secrète complicité. C'est là un aspect de ma nature que je trouve étrange et qui ne me plaît pas du tout, parce qu'en totale contradiction avec tout ce que j'ai toujours pensé ma vie durant, parce que je considère qu'il n'existe pas d'affinités entre les Juifs sinon extrêmement superficielles, parce que je pense que les hommes doivent dépasser les frontières de leurs origines. Ça, c'est ce que je pense, sauf que quand je rencontre un Juif, je n'arrive pas à réprimer une étrange et obscure sensation de connivence.

Quand j'ai appris le massacre de Munich, j'ai pensé qu'on avait encore une fois tué des personnes de mon sang. J'y ai pensé dans un flot d'autres pensées, mais j'y ai pensé. En y pensant, j'ai éprouvé du mépris pour moi-même parce que c'est une pensée méprisable. Je ne crois pas du tout que les Juifs aient un sang différent des autres. Je ne crois pas que les différences de sang existent.

Je suis juive et j'ai eu une éducation bourgeoise. Cette éducation bourgeoise m'a instillé quelques idées fausses. D'une manière ou d'une autre, j'ai dû respirer, dans mon enfance, l'idée que les Juifs et les bourgeois avaient des droits et une supériorité sur les autres. Chez moi, on ne m'a jamais rien dit de pareil, au contraire, on m'a appris l'égalité des droits entre les hommes. Mais dans les structures de mon éducation, il devait y avoir une idée de supériorité. Nous luttons toute notre vie pour nous libérer des vices de notre éducation, mais les vices de l'éducation restent imprimés dans notre esprit comme des tatouages. Dans notre vie adulte, on passe notre temps à laver les tatouages de notre esprit.

À propos des Juifs d'Israël, je crois avoir pensé qu'ils avaient des droits et une supériorité sur les Arabes. À un moment donné, cette idée m'a paru monstrueuse. Je l'ai arrachée et piétinée furieusement. Mais je me suis rendu compte que cette idée monstrueuse, je l'avais cultivée en moi pendant des années comme une plante sur un rebord de fenêtre. J'ai beau l'avoir arrachée et piétinée, je ne suis pas totalement sûre qu'il n'en reste pas en moi des morceaux épars. Nos idées monstrueuses ont la faculté de nous faire comprendre comment est constitué notre paysage intérieur. L'idée monstrueuse y pousse et prolifère tranquillement sans rien éliminer de ce qui l'entoure. Elle pousse et prolifère à côté de nos meilleurs élans et de notre soif de justice et d'égalité, sans les éliminer, mais en les transformant peu à peu en tas de paille moisie.

Nos idées monstrueuses devraient aussi avoir la faculté de nous faire comprendre comment sont constitués nos

ennemis, ou ceux que nous appelons nos ennemis. Elles devraient nous apprendre à poser sur les autres un regard tolérant et extrêmement attentif. Après les avoir arrachées et piétinées nous devrions en garder la mémoire et cesser de nous croire les héritiers du bien universel.

Il m'est arrivé de penser que les Juifs d'Israël avaient des droits et une supériorité sur les autres parce qu'ils avaient survécu à une extermination. Ce n'était pas une idée monstrueuse, mais une erreur. La douleur et le massacre d'innocents que nous avons regardés en face et dont nous avons souffert ne nous donnent aucun droit sur les autres et aucune sorte de supériorité. Ceux qui ont porté sur leurs épaules le poids de la terreur n'ont pas le droit d'opprimer leurs semblables par l'argent ou les armes, tout simplement parce qu'aucune âme qui vive n'a ce droit au monde.

En ce qui concerne les Juifs d'Israël, voilà ce qui m'arrive. Si on les critique, j'éprouve un sentiment de révolte et d'obscure offense. J'ai l'impression qu'on offense ma propre famille. Mais si on en parle avec admiration et dévotion, j'ai aussitôt la sensation de ne pas partager ces sentiments et d'être sur l'autre rive.

Après la guerre, nous avons aimé et plaint les Juifs qui partaient en Israël, pensant qu'ils avaient survécu à une extermination, qu'ils n'avaient plus de toit et ne savaient où aller. Nous avons aimé chez eux leur mémoire de la douleur, leur fragilité, leur pas errant et leurs épaules voûtées par la terreur. Tels sont les traits que nous aimons dans l'homme aujourd'hui.

Nous n'étions pas du tout préparés à les voir devenir une nation puissante, agressive et vindicative. Nous espérions qu'ils formeraient un petit pays inoffensif, recueilli, que chacun d'eux conserverait sa physionomie gracile, désenchantée, pensive et solitaire. Ce n'était peut-être pas possible. Mais cette transformation fait partie des choses horribles qui se sont produites.

Quand quelqu'un parle d'Israël avec admiration, je sens que je suis de l'autre côté. J'ai fini par comprendre, tard sans doute, que les Arabes étaient des paysans et des bergers pauvres. Je sais très peu de choses de moi, mais je suis sûre et certaine que je ne veux pas être du côté de ceux qui utilisent les armes, l'argent et la culture pour opprimer des paysans et des bergers.

Notre instinct nous pousse à être d'un côté ou de l'autre. En vérité, il est sans doute impossible aujourd'hui d'être d'un côté ou d'un autre. Les hommes et les peuples subissent des transformations très rapides, horribles. Pour nous, le seul choix possible est d'être du côté de ceux qui meurent ou souffrent injustement. On me dira que c'est un choix facile, mais c'est sans doute le seul choix qui s'offre à nous aujourd'hui.

14 septembre 1972